

LA PAGE PHILOSOPHALE

LA FANZILETTE DE L'ALCHIMIE DES MOTS • À TÉLÉCHARGER ET IMPRIMER

NUMÉRO 1 • 15 NOVEMBRE 2012



EDITORIAL

*Tout mouvement,
de quelque nature qu'il soit,
est créateur.*
Edgar A. Poe

Ici commence une grande aventure. Une grande aventure à travers une publication au format pourtant très modeste, celui d'une page A4 recto verso à télécharger et imprimer soi-même.

C'est la notion même de « fanzilette », concept lancé par Gulzar Joby l'année dernière et qui depuis n'a cessé de faire son chemin sur internet. Je veux lui rendre hommage à travers ce premier numéro : sans son idée, je n'aurais sans doute pas osé fonder une revue pour le forum l'Alchimie des Mots.

Le nom de cette fanzilette — *La Page Philosophale* — vous en devinez son origine : référence à la fameuse *Lapis philosophicae* des alchimistes, le nom a semblé couler de source. Parce que cette publication a pour vocation première de faire découvrir à un large public les talents des auteurs et illustrateurs de l'Alchimie des Mots, j'espère que les œuvres publiées ici vaudront de l'or aux yeux des lecteurs.

J'aimerais profiter de ce premier éditorial pour remercier toute l'équipe du forum (Lana, Selene, Sophie) qui non seulement m'a accordé sa confiance mais a témoigné son plus vif enthousiasme pour ce projet.

Pour le moment, la fréquence de parution de cette *Page Philosophale* à été fixée mensuellement : rendez-vous donc au 15 décembre pour un numéro 2 spécialement consacré au Père Noël.

En attendant, bonne lecture !

STÉPHANE CARSTENE



L'ARBRE QUI CACHE LA FORÊT

PAR ERIC FÈSQUET

Le champ derrière la maison ; son étendue de végétation à l'abandon qui s'étendait à perte de vue... Dieu seul savait ce qu'il renfermait. Ses herbes étaient tellement hautes que même perché sur les épaules de son père, Mathieu n'arrivait pas à en atteindre le sommet. Une fois, leur chien Toby s'y était engouffré pour en ressortir quelques minutes plus tard, le museau en sang et une patte cassée. Son père lui avait alors fait promettre de ne jamais le traverser, que s'il le faisait, il ne reviendrait jamais à la maison. Pourtant Toby était bien revenu, alors pourquoi pas lui ?

Mathieu allait avoir six ans, certes ça ne lui donnait pas encore l'autorisation de sortir seul de la propriété, mais ça lui donnait peut-être le droit de jeter un petit coup d'œil de l'autre côté du champ. À chaque anniversaire, son père lui ressortait sa vieille rengaine : « pas cette année mon fils. » Mais cette fois-ci, le jeune garçon n'allait pas attendre de souffler de nouvelles bougies. Sa décision était prise, la longue ficelle qu'il avait trouvée au fond du garage était déjà nouée autour de sa taille. L'autre bout était solidement attaché au pied de la balançoire. Dans ses mains, le fusil laser de son dernier Noël et dans son sac à dos, quelques patates transformées en grenades pour l'occasion.

Sa mère était pendue au téléphone depuis au moins une demi-heure. Il aurait bien le temps de s'enfoncer dans les herbes quelques minutes sans qu'elle s'en aperçoive. Il allait peut-être enfin découvrir l'origine des bruits inquiétants qu'il entendait depuis qu'il était tout petit. Parfois cela ressemblait à des gémissements, d'autres fois des grognements, mais jamais il n'avait vu quelque chose sortir de là.

Toby était également prêt, aussi anxieux que son petit maître. Il sentait probablement déjà, à la pression de la laisse sur son collier, que le jeune garçon ne lui laisserait pas le choix.

En écartant les herbes, Mathieu constata très vite que l'endroit était bien sombre. Un court instant il regretta de ne pas avoir emporté avec lui son épée rétro-éclairée de Dark Vador.

Lorsqu'un bon quart d'heure plus tard, les deux amis ressortirent du champ, le père de Mathieu venait tout juste de rentrer à la maison. Vêtu de son éternel treillis et ses rangiers poussiéreuses, il vint à leur rencontre : « Alors fiston, ta journée s'est bien passée ? »

Mathieu resta silencieux. Les yeux mouillés de larmes, il tremblait encore. Sa main gauche était cramponnée à la laisse de Toby. Dans son autre main le fusil laser avait disparu, il l'avait probablement laissé tomber dans sa fuite. Son regard était rivé sur le portail de la propriété. Bien au-delà de celui-ci se trouvait un autre portail, puis plus loin encore un autre, et ainsi de suite.

« Dis papa, fit-il en reniflant, y a des monstres qui vivent autour de la maison ? »

— Toi t'as fait une bêtise », en conclut son père en chassant les brins d'herbe qui s'étaient pris dans les cheveux du garçon. Il remarqua que la ficelle attachée à son fils disparaissait dans la végétation et ressortait ensuite jusqu'à la balançoire.

Intrigué, l'homme observa le champ d'un air inquiet, puis, visiblement soulagé, serra Mathieu contre lui.

« Tu ne t'es pas approché du grillage au moins ? »

— Non papa... Mais eux ils l'ont fait.

— Je t'avais pourtant dit de ne jamais traverser ce champ. Si ta mère te surveillait un peu mieux ça ne serait jamais arrivé », lâcha-t-il d'un ton sec en jetant un coup d'œil à la fenêtre de la cuisine où jacassait sa femme, le combiné toujours en main.

« Bon Dieu, souffla-t-il, résigné, je crois qu'il est grand temps que je t'apprenne à te servir d'une arme. »

Il s'attendait à des questions de la part de son fils, mais elles ne vinrent pas.

« Et là normalement Mathieu, tu devrais me dire : “Mais bordel Papa, pourquoi faire ?” . Et tu aurais foutrement raison fiston... Oui, pourquoi faire ? C'est là qu'intervient notre ami George et son œuvre éducative... Dis-moi Mathieu, ça te plairait de regarder une cassette ?

— Oh oui !! Une cassette une cassette !! s'exclama le garçon en séchant ses larmes.

— Va pour une cassette, fit le père en l'entraînant à l'intérieur. Je veux que tu retiennes bien tout ce que tu verras, il y va de ton avenir. »

Dans la cuisine, la mère de Mathieu venait de raccrocher et riait encore à gorge déployée, ce qui énerva profondément son mari : « Au lieu d'exploser de rire, lança-t-il, tu pourrais m'aider à mettre la main sur cette foutue cassette vidéo.

— Mais quelle cassette vidéo ? demanda sa femme, prise de court.

— Ben à ton avis... *La nuit des morts-vivants* pardi. Le jour J vient d'arriver ma grande, ton fils, que tu surveilles avec tant d'application, vient de faire connaissance avec le reste du monde. »



L'AMANTE DE FER PAR SOPHIE CARSTENE

Dans une vie, nous faisons une quantité innombrable de rencontres, bonnes comme mauvaises. Certaines de ces personnes restent un temps éphémère, tandis que les autres deviennent de véritables compagnons sur cette longue route qu'est la vie. Des rencontres qu'on aurait aimé ne pas faire, et des rencontres, comme celle que je vais vous raconter, qu'on souhaite ne jamais oublier.

C'était un homme ordinaire, comme vous et moi. Derrière cette banalité se cachait un cœur singulier. Son enveloppe corporelle ne me laissait pas présager une âme si belle. Je parle ici de *beauté* et non de pureté : comme chacun de nous, il vivait avec quelques péchés sur la conscience, mais rien qui ne pouvait entacher son amour.

C'était un homme amoureux. Il aimait sa « belle », comme il l'appelait, avec l'amour le plus profond que je n'ai jamais connu. Il n'avait d'yeux que pour elle. Tendre, beau, aimant, protecteur. Tant de qualificatifs et de vertus qu'une femme rêve. Si le prince charmant devait être défini, il en serait l'exemple.

Il la dévorait des yeux, la berçait de mots tendres, la couvrait de fleurs. Il lui faisait l'amour sans réellement la toucher. Malgré toutes ces attentions, elle restait froide à ses avances. Il la surnommait son « amante de fer ».

C'était un homme amoureux ; éperdument amoureux, devrais-je préciser. L'amour qui égare votre âme dans la folie. Surtout lorsque la femme que vous aimez ne vous le rend pas à sa juste valeur. Une tragédie Shakespearienne où Juliette n'aimerait pas Roméo.

Une Juliette qui était convoitée par des centaines d'hommes. La courtisane que tout Paris voulait. Ses courbes attiraient les regards indécents, sa peau les mains faussement égarées. Plus je l'écoutais, plus le couplet de la complainte de la butte me revenait :

*Cette chanson il composa,
Espérant que son inconnue,
Un matin de printemps l'entendra,
Quelque part au coin d'une rue.*

Ce bonhomme qui essayait d'attirer l'attention de cette « inconnue », pour être aimé rien qu'un instant.

Georges Rodenbach avait raison : *les yeux sont les fenêtres de l'âme*. Le jour où il m'a raconté son histoire d'amour, j'ai vu un homme au regard étincelant. Mais quelques secondes de pensées profondes suffisaient à le trahir : on pouvait voir l'éclat de ses yeux émeraude s'assombrir, aspirés par le vide. Son cœur ne vivait que pour elle et mourait à petit feu. Valait-il mieux sombrer dans la folie ou quitter ce monde avec le plus beau sentiment au monde ?

Il lui prouva son amour une dernière fois. Il se blottit dans ses bras et versa des larmes cristallines, déposa un baiser sur ses lèvres froides comme l'acier et se jeta à ses pieds.

Il sauta du premier étage de la tour Eiffel.

C'était un homme amoureux que j'ai rencontré dans mon cabinet de psychiatre. Sa maladie n'a pas réellement de nom, étant extrêmement rare, mais par un mystère de la vie la veut touchante. Mais si je devais la vulgariser, je dirais qu'il était *objectophile* : il aimait la tour Eiffel comme une personne à part entière.

